

# *Libretto*



BERNARD FOGLINO

BIENVENUE  
DANS LA  
VRAIE VIE

roman

*libretto*

© Libella, Paris, 2011.

ISBN : 978-2-7529-0880-3

Né à Bordeaux, Bernard Foglino a publié chez Buchet/Chastel, en plus de *Bienvenue dans la vraie vie*, *Celle qui dort*, *Le Théâtre des rêves* et *La Mécanique du monde*. Il vit aujourd'hui à Paris.



*Celui-là est pour Michel,  
et tous les copains du Montana.*



*Le plaisir d'être dans les foules est une  
expression mystérieuse de la jouis-  
sance de la multiplication du nombre.  
Tout est nombre. Le nombre est dans  
tout. Le nombre est dans l'individu.  
L'ivresse est dans le nombre.*

CHARLES BAUDELAIRE,  
*Journaux intimes (1887),  
Mon cœur mis à nu.*



La grande salle est le pont d'un navire échoué entre ciel et néant. Le regard offre une vue à trois cent soixante degrés sur des bulles de lumière où de minuscules silhouettes prennent leur poste. Sacs en papier, pintes de café, dérisoires viatiques des funambules au-dessus des précipices transis. Ces trouées dans l'obscurité se démultiplient à l'infini, de tours en buildings, de passerelles en élancements vers la marmite ruisselante du ciel. Elles offrent le même théâtre d'ombres dupliquées à différentes altitudes. Une pulsation tisse son fil entre ces figurines qui dansent au seuil de l'abîme. Ceux et celles qui s'installent, s'interpellent, ressentent-ils cette étrange accointance, celle qui serre parfois le cœur devant l'infime palpitation des lumières d'un navire sur un horizon obscur? On prend son poste de combat, on pense au scénario des heures à venir; temps forts temps creux, flux et reflux, frémissements et rumeurs, ondulations et murmures se propagent de l'immense plateau au monde muet. Postes de vigie, postes de chasse, l'esprit tourné vers Lui qui approche, chevauche les fuseaux horaires, par-dessus déserts et villes endormies, cornes baissées dans sa course aveugle qui précède celle du soleil depuis que les hommes calculent, prévoient, échangent. Le monstre nous a enseigné l'échange et seul compte l'échange, seule existe la chaleur de l'échange, et ce que nous échangeons n'a pas d'importance au-delà de

ce geste. J'ai, je prends. C'est pour cela que nous sommes,  
c'est ce qui nous rapproche au-delà des gouffres de la nuit,  
dans l'attente sans fin de sa clameur silencieuse.

PREMIÈRE PARTIE

PRÉOUVERTURE



– ... Aujourd’hui, une série de statistiques importantes. Aux États-Unis, l’indice des directeurs d’achat, en Europe, l’inflation estimée pour le mois en cours, et le volume des crédits immobiliers corrigé du dernier trimestre. En Chine...

Ainsi parle Harvey Gum, chef stratégeste du Consortium en ce petit matin. Tous les regards sont braqués sur lui, notre magicien de l’économie.

Or, depuis quelque temps, la star se prend les pieds dans le tapis. Ses raisonnements sont toujours aussi élégants, mais l’homme est incapable de conclure. On apprécie le geste, mais on déplore le résultat. L’esthétique est une friandise dont le goût passe vite, chez nous. Et le public commence à grogner. Gum le sent, il se crispe et ça n’arrange pas son cas.

– Nous savons déjà cela, Harvey – O’Brien le coupe avec une amabilité à la date de fraîcheur suspecte : Dites-nous plutôt ce que va en déduire le Marché.

– Hum, reprend Gum en pointant l’écran avec un stylo laser. Si l’inflation est correcte et que les ventes de logements se tassent... D’un autre côté, si les chiffres du chômage se dégradent en Europe, ce qui est possible, mais sans être très probable, enfin, disons trop probable... J’attire aussi votre attention : il faudrait s’interroger sur ce qu’on entend par inflation correcte... Très correcte, correcte ou correcte sans plus?

O'Brien souffle au plafond façon cachalot émergeant des grands fonds.

– Attendez. Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, l'inflation? Elle est *under control*. Un animal de cirque. C'est vous-même qui l'affirmiez le mois dernier. L'indice était excellent. Big Board a pris cinq pour cent derrière!

– Oui. Sauf qu'il s'agissait du chiffre provisoire. Le chiffre corrigé n'est pas bon du tout. Je vous explique...

– Mais on s'en fout, du définitif, Gum! Personne ne s'intéresse aux chiffres définitifs! Vous êtes pervers ou quoi? Ils sont connus en même temps que les nouveaux provisoires. Les chiffres du mois dernier! Qui voulez-vous que ça intéresse, à part les paléontologues?

Il toise Gum avec l'aménité d'un autoclave désinfectant du matériel chirurgical, puis reprend :

– Harvey... Vous réfléchissez trop. Il faudrait voir à sortir la tête du seau, mon vieux. On s'en moque, de votre fatras de chiffres. Vos statistiques vivent le temps de la fraîcheur d'un bouquet de roses en plein Sahara. Je ne veux pas des faits, je veux des certitudes. Big Board n'attend pas des interprétations, mais des conclusions. Nous ne cherchons pas un sens, mais le sens qu'Il prendra. Qu'est-ce qui va faire monter notre merveilleux Marché demain? C'est ça, la question, la seule question qui vaille! On s'en tape, du passé, le passé est stérile, ne porte rien, n'apprend rien! **DEMAIN!** Compris, Gum?

Gum baisse la tête, plus pâle que les papiers qu'il rassemble.

– Bon, reprend le patron en se frottant les mains pendant que le stratéguiste déguerpit dans l'indifférence. La suite. On a quoi, ce matin dans la pochette-surprise? Deux minutes chacun pour me faire rêver.

Mes collègues défilent. Le spécialiste de la pharmacie nous parle de ce virus grippal très prometteur qu'on attend pour l'hiver, et donne la liste des laboratoires qui vont en profiter.

Il pourrait en outre doper la marge des maisons de retraite en accélérant le *turn-over* des pensionnaires. Celui des loisirs de l'impact du dernier tsunami sur l'industrie du tourisme. Strongsell, notre expert des États, commente des comptes du Zimbabwe qui ont très mauvaise mine. Conséquence : tout le monde vend, des grands fonds anglo-saxons aux citoyens actionnaires, et le titre est bradé. On va trop loin, suggère-t-il, et à ce cours, une OPA du voisin sud-africain devient possible. La Chine pourrait s'en mêler, et donner naissance à un scénario de bataille boursière très excitant. O'Brien hoche la tête, quelques questions fusent. Au suivant. Bibendum nous reparle de son dossier du moment, un sous-traitant automobile, Magyar Keréktalp, ou MKK, le roi de la jante aluminium, publie un chiffre d'affaires décevant. Bibendum tergiverse, les mines se tendent. La réunion a pris du retard. « Marché dans onze minutes. » Une voix vanillée murmure dans un haut-parleur. Arrive mon tour. Je me place devant le micro. Le cœur bat plus vite, c'est toujours comme ça, la poussée d'adrénaline qui vous tombe dessus au creux de la nuit et vous tient jusqu'à l'ouverture. Dans la pénombre de la salle de conférences, l'œil orange de la caméra flotte devant moi comme la planète Mars. La réunion est retransmise en direct dans toutes les tours que le Consortium a fichées dans les plus grandes capitales du Bizz. Tout le monde me regarde, moi, le raconteur d'histoires merveilleuses.

*Souris.*

J'échappe à l'attraction de Mars. Je souris.

– Chromosom 19, c'est bon ou pas? s'impatiente une voix.

– C'est mieux que bon, les amis. Alfred est... dans une forme du tonnerre!

Et je brandis devant des mines extasiées la photo d'un gros rat albinos.

Chromosom 19 est un laboratoire qui travaille sur un gène

qui immuniserait aussi bien de la gueule de bois que de la cirrhose du foie. En cinq ans, la compagnie a investi trois cents millions de dollars en recherche et développement. On est encore loin du compte, mais les retombées d'une telle découverte seront juteuses. Longue vie aux alcooliques mondains et aux prolétaires de la bouteille, toute la planète pourra boire jusqu'à plus soif. On se battra pour bénéficier d'un vaccin. Pour le moment, le médicament est testé sur un rongeur, Alfred, grand amateur de tequila. Personne ne comprend rien aux travaux des savants de chez Chromosom 19, moi le premier, mais ils brûlent l'argent avec une telle allégresse que c'est bon signe. D'ailleurs, le *burn rate* s'est encore accéléré sur le trimestre. Ils sont donc sur des pistes sérieuses. Et le principal : Alfred va bien. Avec ses chiffres, la société publie des photos de ce rat qui rugit de santé autant qu'il picole.

En Bourse, la société vaut déjà sept cents millions de dollars pour zéro de chiffre d'affaires. Le prix de l'espérance. Demain, demain... Je cite quelques chiffres, si les recherches aboutissent d'ici à cinq ans, Chromosom 19 vaudra vingt fois plus que les sept euros que cote l'action, facile.

Cerise sur le gâteau, le traitement que subit le rat aurait dopé son appétit sexuel. Il faut rester prudent. Néanmoins, nous avons là un futur catalyseur dans la manche pour stimuler le cours de l'action le moment venu.

O'Brien me sourit, hoche la tête et frappe dans ses mains.

– Vous avez l'entrée, le plat du jour et les douceurs. Allez porter la bonne parole. Débriefing à dix-huit heures.

Nous nous dispersons et je me mêle au troupeau qui gagne la salle des marchés. C'est un grand plateau de cinq mille mètres carrés, au plafond bas, à l'éclairage d'un bleuté chirurgical. Une allée centrale sépare des rangées de tables où prennent place les opérateurs. Les différentes castes de vendeurs, traders, coteurs sont déjà à leurs postes de combat, gobelets de

café, croissants dégorgeant leur graisse sur le *Financial Times*. Ils guettent le top départ derrière leurs falaises d'écrans et de batteries de téléphones. Ça clignote, ça zingue de partout. Sous mes pieds, au-dessus de ma tête, des salles identiques, où les mêmes horloges déclinent, sous le nom d'une mégalopole, les heures de ce monde qui fait de l'argent.

Mon bureau est tout au fond, une table dans un angle du périmètre consacré à l'équipe de la recherche. La plupart de mes collègues sont déjà là, absorbés dans les comptes des sociétés, passant des coups de fil à leurs clients, répondant à des journalistes. J'ai à peine le temps de me poser que Marge déboule. C'est une grande et belle fille, aux atouts mammaires évidents. Mais inutile de rêver. Son surnom, c'est Marge Brute. En dehors du Bizz, elle est capitaine de l'équipe de paintball de Neuilly, les Neuilly Napalm. Il y a une photo sur son bureau, une horde de cauchemar cuirassée et enturbannée de la tête aux pieds, avec des globes violets sur les yeux façon mouches mutantes. Marjorie est au milieu, brandissant une sorte de kalachnikov à peinture. On la reconnaît au foulard griffé, entortillé autour de son cou.

Installé en face de moi, Bibendum lève un œil humide, tressaille. Marge me salue, se tourne vers mon collègue avec le rictus de l'ours polaire qui voit passer un phoque bien gras sur son bout de banquise. Le malheureux a à peine le temps de blêmir que la fille se met à hurler :

– La semaine dernière, j'ai fait acheter à Bobolev cinq cent mille MKK à quatorze. D'après toi, c'était un prix bradé. Ce matin, on est à douze. Il est de très mauvaise humeur, et je le comprends !

Marjorie est chef des ventes Europe. Son boulot est de convaincre nos clients d'acheter les actions que nous conseillons parce qu'elles vont monter, et de vendre celles que nous trouvons trop chères. Au passage, nous empochons une commission rémunérant notre dur labeur. Un bon vendeur

saura vendre n'importe quoi. Cela dit, à part un radiateur éteint une nuit de gel, qu'y a-t-il de plus sec et froid qu'une action? Nous sommes de drôles de commerçants. Nous ne fournissons ni nectar des dieux ni bolide profilé, que sais-je, toutes ces choses qui font se sentir roi du monde lorsqu'on les possède. Nous n'offrons pas plus de décapsuleurs aux assoiffés que de boussoles aux égarés. Rien de futile, rien d'utile. De l'impalpable, du dérisoire, quelques lignes sur un écran. Pathétique? Ce que nous vendons est aussi insondable que l'espace profond : l'espérance de faire de l'argent, qui sait, la fortune peut-être! Pour cela, il faut un habillage, transformer la carcasse de froides données financières en licornes fabuleuses. Et c'est ici qu'intervient votre serviteur, l'analyste qui bricole dans l'arrière-boutique, certifie des comptes et sertit des bijoux. L'expert rationnel et froid, plume habile, verbe facile. Et que les trompettes célestes jouent la musique des sphères! Et que coulent les fontaines de lait et de miel! Demain, demain, en vérité, je vous le dis, les vulgaires actions Machin Inc. se transformeront en pierres précieuses, alourdiront les poches de leurs actionnaires avisés... Étrange activité. Ma corporation soutient la glaciale finance comme Atlas la voûte étoilée. Singulière ubiquité. On nous admire, on nous craint pour lire dans les entrailles du Marché, pour jongler avec le possible et l'incertain. Peu importe comment nous ordonnons la bouillie du vulgaire. Peu importe que nos pieds reposent sur des sables mouvants. On nous écoute, on nous croit, on nous prend pour des princes du surnaturel. Bénéfices futurs, *cash flow* prévisionnel... Sombres ossements, sur lesquels l'aiguille du verbe coud le fil doré des mots... Hélas. Prévoir. Prédire. Cruel malentendu. La désespérante minéralité du quotidien se charge souvent de nous rappeler à plus de modestie. Ainsi que les grosses nuques de la maison, qui connaissent le Bizz et ne sont pas dupes, qui adulent le client autant qu'elles nous méprisent.

D'autorité, Bibendum prend la mauvaise direction. Le malheureux commence à disserter sur les cours mondiaux de l'aluminium, qui...

– Bordel, mais tu crois que c'est mon problème? Bobolev en est bourré, de ces saloperies, voilà mon problème! Qu'est-ce que je lui dis, moi?

Autour, on regarde ailleurs, on enfonce des écouteurs dans des oreilles, Bach ou groupes de hard-rock sataniques, on froisse du papier, entre agacement solidaire et indifférence prudente. Je suis tenté d'ignorer moi aussi la scène, mais la mine terrorisée de Bibendum me donne des scrupules. Il est nouveau dans le métier. Je lui lance un sourire de médecin en soins palliatifs, je pose la main sur le bras de Marjorie.

– Ne te fais pas de bile. Les fondamentaux sont excellents. Ça va revenir.

– Peut-être, mais moi, je vois que mon client perd déjà une brique. Je passe pour une conne! À 14, c'était un coup sûr, Frank, ce bouffon me l'avait garanti.

Elle s'en fout, Marjorie, des prix de l'aluminium, de la hausse des coûts de transport, de la glorieuse incertitude du sport, que sais-je. Tout ce qu'elle voit, c'est le beau rouge carmin du cours de Bourse et la mine empourprée du gros poisson qu'elle a embringué sur ce coup. Si MKK cotait vingt, elle fondrait d'amour sans chercher plus loin. Là, ça tourne au vinaigre, alors on vient couper des têtes. Ça fait partie du jeu.

– La baisse des ventes est liée à un problème logistique qui va se résorber le mois prochain. Au lieu de geindre, ton client ferait mieux d'en reprendre un bon paquet avant que ça décolle. Pas vrai, Arnaud?

Arnaud Maudit, alias Bibendum, dit aussi M. le Maudit, ouvre des yeux ronds, puis opine vigoureusement. Marge nous considère avec autant de méfiance que si nous sonnions à sa porte pour lui proposer des bibles ou un aspirateur.

– Frank? Tu le connais, Bobolev?

Bien sûr. Un Ukrainien de cent quarante kilos qui, comme les nouveaux riches, peut être assez inélégant lorsqu’il perd de l’argent. Tout le monde a entendu parler de ce collègue malchanceux, qui a disparu lors d’un *road show* au Kazakhstan. Il se murmure que son cadavre aurait été coulé dans le béton d’un barrage sur le Syr-Daria. Vraie ou fausse, cette histoire fait quand même réfléchir, et pas qu’aux excès de l’âme slave dans la littérature de Tolstoï.

– MKK, c’est... du béton. Elle sera entre dix-huit et vingt à la fin de l’année. Foi de Medrano!

La chevelure de Marjorie cingle l’air façon Zorro le cavalier de la nuit. Elle met en joue mon collègue d’un doigt orné d’un ongle au tranchant parfait.

– Bon, O.K. Je vais parler à mon client. Mais toi, t’as pas intérêt à te planter. Sinon, je te fourre dans un avion et tu vas t’expliquer avec lui. Tu savais qu’il organise des combats d’ursidés dans sa datcha? Et je vais quand même en toucher deux mots à mon patron. Je tiens à mon job et...

Et, et, et... Bibendum est sauvé par le gong. Les grandes horloges tressaillent d’un battement de cœur, un grand souffle balaie l’espace, emporte Bibendum, Marjorie, les actions Magyar Keréktalp et les anciens oligarques communistes perchés dessus, culbute les journaux dans les corbeilles, dissipe légers mensonges et grosses approximations, aujourd’hui est déjà hier, Marché ouvert, Marché ouvert, commence la danse, celle des chiffres et des signes, et nous allons danser jusqu’au soir, le reste n’est plus grand-chose.

Je m'appelle Frank Medrano. J'ai franchi le seuil du Consortium il y a une douzaine d'années. Les hôtes ont souri d'un air narquois devant ma mine d'innocent. Et puis, j'ai poussé la grande porte de la salle des marchés et j'ai tout pris dans la figure. « Bienvenue dans la vraie vie ! » a rugi O'Brien par-dessus vacarme et chaos. Depuis, j'ai fait mon chemin. Et lorsque j'accueille un stagiaire, c'est moi qui lui lance : « Bienvenue dans la vraie vie ! » avec cet air sardonique et réjoui qu'affichait le *boss* pour mon baptême du feu.

En matière de considération sociale, nous avons conscience de nous trouver bien plus bas que le dernier des égoutiers. À des profondeurs abyssales des soldats du feu, infirmières de brousse, éducateurs d'enfants autistes, toutes ces icônes de dévouement. Certes, lorsque, comme ces dernières années, le Marché caracole dans l'azur et que tout le monde y trouve son compte, on nous regarde avec plus d'indulgence. Nous devenons des canailles sympathiques, avec le charme trouble qui va avec. Mais voici venue l'heure des tempêtes, les éparpillés pleurent et stockent le sucre, et là se joue une autre chanson. Nos costumes de pires crapules de l'univers ressortent du placard. Au journal de vingt heures, nous volons la vedette aux violeurs d'enfants domestiques, aux tortionnaires exotiques. Nos légèretés, nos inconséquences mettent le monde à genoux, dérèglent la mécanique céleste. Les mentons

s'empourprent. Politiciens et artistes débattent de nos crimes. Nos contempteurs, jusqu'ici assoupis, se réveillent et envahissent tout ce qui portera leurs considérables indignations. « Punissons l'argent fou ! » Je suis, nous sommes, des malfaiteurs et des criminels, des clowns macabres et des docteurs Folamour. L'humanité doit nous châtier et faire pénitence. Plus jamais ça ! Après ce krach, celui que la presse a surnommé « Le doigt de Dieu », et qui, au fond, fut à peine pire que le précédent, la Terre allait être rendue aux scorpions, rien que cela. Et puis, les choses ont fait comme d'habitude, elles se sont tassées, plus ou moins vite. Avez-vous remarqué l'art exquis, inimitable, qu'ont les choses pour se tasser ? Et les affaires ont fait mine de reprendre, alors qu'elles n'avaient jamais cessé. Nous avons retrouvé cette discrétion qui nous sied si bien. Au creux des falaises réfléchissantes, nous sommes entre nous, dans la consolante solidarité des pestiférés. Nous savons... Nous savons tant de choses, nous les vestales du Marché. Et ce qu'on dit de nous est sans importance. Notre patience est de pierre et Il reconnaîtra les siens.

Au moment où commence cette histoire, la nuit se dissipe à peine. La grande aiguille vient de passer huit heures, un lien invisible se dénoue. Nous retombons comme des poupées de chiffon. Un coup de poing dans l'estomac nous a jetés à bas du lit. Nous crépitons depuis le lever comme des lampes qui brûlent trop vite. Machin a-t-il publié un communiqué conforme ? Truc a-t-il racheté chose ? Quid de la récolte de riz ? Des ventes de ciment ? Nous avons analysé, déduit bien avant l'heure du petit déjeuner. Nous avons pris les premiers métros, au milieu des clochards enchâssés dans leur nulle part, des oméga aux têtes dodelinantes. Certains caressaient de leurs doigts bruns et crevassés des livres sages, leurs lèvres ânonnaient en silence. Nous avons traversé le parvis glacé quand la ville est gisante, avalé quelques cafés comme on

s'ébroue. Brusquement, tout retombe. La tour du Consortium est une fusée au lancement. Le Marché est ouvert. Les vagues d'ordres se marient et meurent comme les électrons se percutent et s'associent dans la soupe chaude de l'univers. Ça flashe, ça swingue, ça clignote, ça bipe. Parenthèse de répit. J'ai donné ce que j'avais à donner. Pour le moment.

Je suis Frank Medrano et, aujourd'hui, mon patronyme est une de mes seules certitudes. Je me rappelle avoir regardé distraitement la pendule ce matin-là. Il était huit heures trois, les nouvelles défilaient en rangs serrés sur mes moniteurs, et je me préparais à une journée ordinaire. Pourtant, c'est ce jour-là que les choses se sont mises à doucement dérailler.

Dans la vraie vie.

Le système m'a transmis les appels téléphoniques à effectuer au sujet de Chromosom 19. Il s'agit d'appeler chacun des clients intéressés par le titre, et de leur faire un commentaire personnalisé. Et *pronto*, car pendant ce temps, nos concurrents font de même. Neuf fois sur dix, l'appel aboutit sur une boîte vocale qui bipe sèchement au bout de trente secondes. Mais il faut se farcir le pensum, avec un inoxydable sourire dans la voix, genre messenger du bonheur: «Hello, George, Hi, Janet!» Impossible d'y échapper: un logiciel branché sur nos platines décompte nos communications. Il alimente d'autres systèmes, qui produisent des statistiques que nos patrons dépouillent avec avidité.

J'allais m'y mettre lorsque le numéro de O'Brien a cli-gnoté.

– Frank, tu peux venir me voir?

Je me suis levé en me demandant ce que me voulait le grand manitou, sans être vraiment sûr d'avoir envie de le savoir. Je me méfie des proximités trop enivrantes.

Une secrétaire m'a fait entrer. O.B. – prononcez «Obée» – est au téléphone, l'œil fixé sur ses écrans. D'une main, il caresse les courbes sensuelles d'une statuette d'or. Un taureau frappant le sol de son sabot. Il me fait signe de m'asseoir. Ses doigts interminables vont et viennent, il s'exprime dans une langue que je ne connais pas. La main quitte le corps de l'animal, effleure

son crâne chauve. Le sourcil unique qui festonne ses orbites se contracte soudain de rides profondes. Personne ne connaît le prénom du boss. Ce dernier ne figure pas sur ses cartes de visite. Juste ça : O'Brien, *Worldwide Head of Equities*. Ce qui, en bon français, signifie : « chef du monde ». Enfin, chef du monde après W., bien sûr. Il aurait commencé comme trader *free lance* sur les matières premières à Chicago. Soja, carcasses de porcs... Le marché le plus dangereux qui soit. Nul ne sait non plus son âge. O.B. est comme la photo de Ben Laden à la télé, il semble ne jamais vieillir. Il affiche cette mine d'éternel quadragénaire énergique et magnétique que dispense un certain art de vivre aux gens mûrs qui savent être riches avec intelligence.

Il me sourit, appuie sur un bouton, l'horloge à fric démarre son tic-tac feutré. C'est une double pendule un peu spéciale, qui orne tous nos bureaux. Un écran décompte le temps, l'autre, le coût de la réunion en fonction des salaires des participants. À la fin du meeting, chacun sait combien a coûté ce dernier. Inutile de dire qu'avec le boss, le compteur tourne très vite.

– Bravo pour ce matin. Chromosom 19, je veux dire. Combien ça a pris depuis que tu l'as dégotée ?

– Hum. Dans les deux cent cinquante pour cent et des brouettes, environ.

– Quel cador. Les clients sont ravis. C'était quand ? L'an dernier, non ?

– Si on veut. C'était en avril.

– Et nous sommes déjà en novembre. Je n'ai pas vu filer l'année, tu sais. Toi non plus, sans doute. Mais elle a été bonne, très bonne. Nous avons bien semé, et la moisson sera excellente pour tout le monde...

Quelques œuvres modernes égaient les murs. Des diodes clignotent avec exaspération sur sa platine téléphonique. Des graphiques se dessinent sur ses moniteurs. Un sas de silence s'ouvre entre nous, infime.

Des millions d'actions changent de mains.

– Bien. Tu es sur autre chose. Tu vas nous sortir une trouvaille, bien sûr. Habile de ta part de nous faire lambiner. Parle-m'en un peu, fais-moi rêver, Frank.

Son sourire m'enveloppe comme une serviette chaude. O.B. a un regard sucré, suave. Dououreux lorsqu'il est triste, lorsqu'il est triste pour vous. Alors vous vous sentez misérable. Son regard émeraude vous retourne comme un vieux sac, la glace saisit votre cœur.

– Hum. J'espère trouver quelque chose bientôt.

Les plis de son costume se tendent à peine.

– Frank. Tout va bien en ce moment ?

– Mais... Oui, tout va bien. Je suis juste claqué. J'arrive des États-Unis, j'ai atterri il y a trois heures à peine.

Le Consortium introduisait une boîte en Bourse, j'avais été faire mon numéro de montreur d'ours auprès d'un panel de nos meilleurs clients, de San Francisco à Boston. Ce genre de virée s'appelle un *road show*. Vous sautez d'un avion à l'autre, vous enchaînez les rendez-vous. Vous déballez votre boniment, sourire aiguisé aux vitamines, l'œil sur la montre pour ne pas rater votre correspondance, soucieux d'être déjà ailleurs avant de vous être assis. Le soir, vous vous effondrez dans la même chambre climatisée, au confort impersonnel, et c'est le peignoir de bain qui vous rappelle dans quel coin du monde ce bref instant de votre vie s'évapore. Le lendemain, vitamines, bureaux, aéroports, le cirque reprend, le monde redevient une abstraction d'aluminium brossé et de murs moquetés, «Hi, George, Hi, Janet», finalement un dernier avion vous régurgite, pantelant, insomniaque et constipé dans une ultime aérogare. Vous comprenez à l'uniforme du douanier que vous êtes de retour chez vous.

– Oui, je sais pour ton voyage. J'ai eu de bons échos. Et je me doute que tu es fatigué. Mais ce que tu viens de dire. Je ne comprends pas : «J'espère trouver quelque chose bientôt.»

– J’ai quelques petits dossiers prometteurs à creuser. Mais le Marché n’arrête pas de monter, ça devient difficile, rétorquai-je, conscient de m’enfoncer.

O.B. penche la tête, semble réfléchir un moment.

– Oui. Notre ami le Marché est en pleine forme. Il est en pleine forme parce que le monde va bien, Frank, que le bonheur règne sur cette terre. Et si le monde va bien, alors il y a plein de belles histoires à raconter. Et beaucoup de gens prêts à les acheter. Car les gens aiment les belles histoires, pas les histoires tristes.

– Big Board double tous les dix-huit mois, et cela fait dix ans que ça dure. La cote est plus nettoyée qu’une carcasse de coyote dans le désert de la mort.

– Frankie chéri... Tu ne vas pas faire ta mijaurée comme ce mongolien de Gum ce matin, à finasser à propos du prix des haricots sur le cadran d’Arpajon... Le Marché est en pleine bourre. Et pour qu’il monte et que la lumière continue de régner, il faut le nourrir, l’oindre de la sainte huile qui le fera briller. Des bénéfices faramineux. Des investissements mirobolants. Des projets à fort retour sur capital investi. Je vais reformuler ce que tu viens de dire, parce que, oui, tu as fait une virée aux États-Unis, tu n’as pas dormi, tu es aussi fripé que ta chemise, et que, oui, je peux le comprendre. «J’ai un truc dans la manche avec un potentiel terrible, qui va faire grimper les clients aux rideaux.» Voilà ce que m’a déclaré le Frank Medrano enthousiaste qui, d’amour, fait battre mon cœur.

Ses yeux brillent, son sourire revient comme le soleil lorsque le vent souffle un nuage, et que ce diable de soleil était juste caché derrière. La lumière m’inonde.

– Oui, c’est ça. J’ai quelque chose.

– Tu vois comme c’était facile! Et dire que j’étais à deux doigts de me faire du souci.

– Du souci?

– Oh, à peine. Frank. Ton rat, c'est très bien, mais elle a presque six mois, ton histoire, c'est une belle histoire, mais c'est comme *StarWars*, même au fin fond du désert de Gobi, on connaît le coup du sabre laser. Du coup, tu glisses dans les classements, et ça, c'est ennuyeux pour le Consortium. On attend de nous que nous soyons toujours au sommet, Frank... Mais bon!

Il s'étire, ferme un instant les yeux. Les diodes silencieuses continuent leur sarabande.

– Pars chasser ta baleine. Elle souffle, quelque part.

L'immeuble du Consortium a la forme elliptique et élancée d'un navire futuriste, ceinturé à chaque étage d'une passerelle qui longe ses flancs de verre sans autre élément tangible qu'une fine rambarde de teck. La coursive est déserte, suspendue au cœur de la pluie. Nous sommes au quatre-vingt-dix-septième étage. Le jour se lève, embrase le ciel d'une lumière métallique. Les nuages qui s'effilochent donnent un lent mouvement au quartier. Des grues ajoutent des étages aux tours environnantes, des pelleteuses creusent les fondations des géantes de pierre en gestation dans le sol ocre et spongieux. La fière Aldébaran, quatre-vingt-huit étages de sveltesse, la curieuse Kheops, double pyramide inversée reposant sur une pointe et s'effilant au-delà des nuages, Cerbère la tricéphale, Excalibur, dague d'aluminium fichée dans son socle de marbre, et les autres, Centaure, Andromède, Périclès, toutes les sœurs du Consortium, tous les fonds d'investissement planétaires sont là. Notre tour à nous n'a pas de nom. Chaque année, W. fait rajouter un étage, et inclure dans son soutènement, paraît-il, une poutrelle d'or. Notre tour est la plus haute, la plus fière, la proue de ce quartier d'affaires hérissé de mâts intrépides qui ne cessent de jaillir des sols saumâtres. Le soir, l'ombre des géantes se ploie, avale la rivière, glisse vers les murs blancs de la ville. En cet instant, elle repose, blanche et tassée ; un champ d'ossements informe sous un linceul de brouillard.

Nous sommes dans la treizième année de l'ère du Taureau, et son règne sera éternel. Les commentateurs radieux nous l'affirment. L'ours est mort dans ses obscures forêts ; le génie de l'homme et sa sagesse sont venus à bout du passé. Plus rien ne sera comme avant. Un avenir lumineux s'ouvre à l'humanité. Les Chinois, les Indiens auront tous des voitures, en Afrique on se préoccupera de sa ligne, le désir de plaire remplira des entrailles qui ne sonneront plus creux, on ne se courbera plus dans les décharges pour trier des déchets venus des mondes lointains, on recyclera avec fierté ses propres emballages. Prospérité et insouciance, dans vingt ans Mars entrera en exploitation. Des mines sous les déserts orange, on arrachera de la matière aux propriétés inconnues, des cargos géants l'achemineront, comme les premières caravelles rapportèrent épices et café, avant que l'homme n'aille civiliser le reste de l'univers. Le Marché monte et nous réchauffe. Brille sa lumière et s'évapore la misère. C'est la fin de l'Histoire, après tant d'errance et de douleur, nous sommes enfin sages. Glaives, goupillons, rouillez en paix parmi les éboulis des mausolées que déjà l'oubli dévore.

Frank, comment hisserons-nous plus haut notre fabuleux édifice si nos bras mollissent ?

Je pose mon front contre la paroi de verre. Sa fraîcheur me fait du bien. L'image de O'Brien caressant la figurine danse devant mes yeux, son sourire est plein de piété.

Couleur nuit. Mes écrans se sont mis en veille. Je me dépêche de les effleurer. Ils retrouvent leurs belles couleurs et moi mes yeux.

Au sein du département de recherche, je suis chasseur. Mon domaine d'intervention est illimité, au contraire de mes collègues qui ont un champ d'action précis. Bibendum est ainsi notre spécialiste de l'automobile. Plus loin, la blonde sympa, ce sont les groupes de médias. Benito, qui motive ses juniors en leur passant *Tannhäuser* à plein volume, est le roi du pétrole. C'est l'organisation générale du Bizz. Certes, on voit de petites innovations. Une sorcière écossaise utiliserait la divination chez Orwell & Huxley, un de nos concurrents londoniens. Mais, dans l'ensemble, c'est partout pareil : des spécialistes, et quelques fouineurs solitaires, chargés de fureter dans la grande brocante. Y dénicher les perles oubliées. Deviner le potentiel chez de jeunes poulains. Reconsidérer les tocards du moment. Ça tient du flair de turfiste, de l'exploration pétrolière et du coup de bol. Notre Graal : trouver la belle endormie au fond de son château, et être le premier à lui coller le baiser qui va la réveiller. Remarquez comme notre prosaïque agitation se prête aux images. Pépites, perles, licornes... N'en faisons pas trop.

Ma liberté s'apparente, disons, à celle du cochon truffier. J'ai intérêt à trouver un beau champignon de temps en temps

si je ne veux pas finir à la boucherie. C'est la règle du jeu, et O.B. vient de me rappeler qu'elle est légitime. Des truffes, j'en ai trouvé, et plus qu'à mon tour. Mais depuis quelque temps, je suis dans une mauvaise passe. Ça ne se voit pas encore, mais je me contente de toucher les dividendes d'anciennes trouvailles, O'Brien le sait. O'Brien sait les choses avant même qu'elles n'arrivent.

Il n'y a pas de méthode pour trouver une perle. Moi, j'aime le grand large, la chasse nez au vent, l'esprit vide. J'ai appris à fixer mes écrans pendant des heures. Recevoir le fracas de ce monde, tenter de trouver un rythme dans les ruades incohérentes de la bête. J'utilise Sapienza («Je Sais car je Vois et je suis Sage car je Sais»), l'agence d'information mondiale qui a absorbé toutes les autres après le saut du millénaire. Grâce à elle, rien de ce qui se passe sur la planète ne m'échappe. Déclarations, chiffres, informations exclusives, tendances, statistiques, défilent sans jamais s'arrêter. Pour mettre toutes les chances de mon côté, j'ai appris des rudiments d'arabe, de russe, de chinois. Je me plonge dans ce flux et je me laisse porter. Parfois, je classe une nouvelle pour l'approfondir. Cela peut durer des jours. Qu'importe, j'ai une mémoire d'éléphant. Et puis soudain, quelque chose ressort de cette soupe incandescente. La disparition des abeilles ferait l'affaire de ce projet de pollinisation industrielle israélien dont parle ce journal jordanien. Cette législation interdisant le travail des enfants dans les mines sera tout bénéfique pour ce conglomérat qui exporte des excavatrices en Afrique... Que sais-je? Je tiens ma perle, et l'histoire que je vais bâtir pour la vendre se construit dans ma tête. Parfois, c'est plus pittoresque, on dirait que le hasard s'en mêle, mais je ne crois pas au hasard. Un soir, au *Jeudi Noir*, je tombe sur le directeur financier de Chromosom 19, l'haleine plus plombée qu'un lot d'enclumes galvanisées. «Bonsoir, Medrano, ça va, vous?» – souffle dans sa tête une ritournelle que je reconnais en trois notes, ce blues

du col blanc surmené. « Et vous voyez passer votre vie ? Tout ce fric qu'on gagne, ça sert à quoi ? » Accroché de guingois au comptoir, le voilà qui me déballe l'histoire du rat Alfred, entre son septième et huitième Jugement dernier, le cocktail spécial de la maison. Incroyable. Des informations de première bourre. J'en ai été quitte pour une nuit de genuflexion devant mes toilettes. Mais un coup pareil valait bien cet Armageddon gastrique.

Mes yeux se croisent. Le marteau-pilon s'en donne à cœur joie dans mon crâne. Je reçois un message de Boris, du département de trading, qui me propose de boire un café. Je ne produis rien de bon ce matin, autant faire une petite promenade.

J'entre dans la salle, identique à celle où je travaille, mais l'ambiance y est plus survoltée encore. J'enjambe la traîne de câbles téléphoniques que tire un trader dans son sillage nerveux, j'esquive, je zigzague entre des tribus d'opérateurs qui font tourner des options sur un complexe chimique ukrainien. Ici il s'agit d'acheter et de vendre très vite de grosses quantités pour gagner sur de minuscules écarts de cours et recommencer le plus de fois possible. Rien de raffiné et sophistiqué. Du brutal, comme la lame qui luit au détour d'une ruelle. Virevolter au plus près de la bête sans se faire encorner, lui voler une goutte de sang. Seule règle : à la fin de la séance, on liquide toutes les positions. Unité de temps, de lieu, d'action. Lorsque le rideau tombe, gains et pertes de chacun s'affichent avec une sobre cruauté sur un panneau électronique. Chaque journée a ses nouveaux rois et ses princes déchus. On ne vit pas vieux, au trading, les neurones grillent vite.

– Hé ! Medrano !

Je tourne la tête. Une baffe de gorille claque sur mon épaule. Et voilà Boris Bobtail, un de nos plus brillants éléments, chef des arbitragistes et ingénieur. Avec Boris, on a

l'impression que le plafond vient de s'affaisser de quelques mètres. C'est une bonbonne de cent vingt kilos, recouverte d'une pilosité exubérante et rousse qui jaillit d'une chemise près d'éclater. À trente ans, il a déjà les bajoues du King peu avant son enlèvement par les extraterrestres. Il s'envoie des fraises Haribo toute la journée, qu'il commande par cartons sur Internet, fume allégrement ses deux paquets. Surnommé «B.B. 240», sans qu'on sache si c'est en référence au QI calculé par nos psychologues ou à son poids estimé en livres de beurre. Sa dégaine d'obèse pas trop net est sauvée par deux yeux bleus pétillants et charmeurs.

– Café dans mon burlingue ?

– Dis donc, fais-je en lui flattant l'abdomen. On dirait que tu prospères.

– Du feu de Dieu, dit-il en tentant de rentrer un pan de chemise dans son pantalon. Le médecin du travail m'a demandé si je m'entraînais pour une nouvelle discipline des jeux Olympiques. Je fais sauter tous ses appareils !

Boris lance un clin d'œil à la beauté de l'accueil, et l'ascenseur bâille devant nous. S'il pouvait parler, il dirait que voir débouler un client pareil n'est pas le meilleur moment de sa journée d'ascenseur. Devant une telle montagne de cholestérol, triglycérides et substances toxiques diverses, la banque a pris ses précautions : son contrat stipule que si Boris devait être arraché prématurément à l'affection de ses proches, l'assurance ne jouerait pas. Il s'en fout, à part ses machines, il n'a pas de proches. Régulièrement, O.B. en personne le cajole, lui suggère de moins bouffer, de se mettre à l'eau minérale, de faire un tour à la salle de gym du quarante-deuxième étage où il y a de sacrées jolies nanas. Car Boris passe son temps à concocter des logiciels d'aide à la décision qui nous font gagner beaucoup d'argent.

Son antre est un fatras d'ordinateurs tripes à l'air, de revues sur lesquelles finissent de moisir des restes de sandwiches

et de pizzas. Il y règne des odeurs indéfinissables qu'il n'est pas utile d'essayer de définir. Il allume la cafetière, vide le cendrier dans sa corbeille. Je dégage un carton de cinquante kilos de carambars d'une chaise, cale un *paper board* branlant où s'alignent des équations tarabiscotées.

– Alors, camarade, ça boume ? Tu es tout pâle.

– Je rentre d'un *road show*, et je me demande si c'est encore de mon âge, ces virées. Je fais le service minimum et je vais me coucher, Big Ben sonne dans mon crâne.

– M'en parle pas. Je suis revenu du Japon avant-hier. O.B. m'a envoyé faire l'article à un client sur une de mes créations.

– Et ça s'est bien passé ?

– Moyen. J'invite le type à déjeuner, un petit Japonais, ce genre dont tu te demandes s'il sourit ou s'il est juste très ridé, quarante kilos tout mouillé. On s'installe, et là, Yamamoto est victime du rayon paralysant. Je venais de commander un poulet entier. Que veux-tu, les voyages, ça me creuse. Résultat, on a discuté sumo et on a laissé de côté cette histoire de logiciel. O.B. n'était pas content, déjà que je coûte deux sièges dans les avions... Désormais, je ferai des vidéoconférences, c'est plus tranquille. Je me demande pourquoi on s'acharne encore à nous envoyer chez les clients. Trois clics, et tu te matérialises où tu veux.

– Je ne sais pas non plus. Peut-être pour leur prouver qu'on existe vraiment ?

– Ah oui, c'est pas con. Que nous ne sommes pas des artefacts...

Je trempe les lèvres dans ma tasse.

– Tu fais quoi, là ?

– Là ? Je teste ma dernière découverte, Némésis. Et je peux te dire que c'est de la bombe !

– Némésis ?

– Oui, Némésis.